



Peut-on représenter l'Église en termes de salut ?

Daniel Fraikin

Volume 21, Number 2, 1965

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020081ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020081ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fraikin, D. (1965). Peut-on représenter l'Église en termes de salut ? *Laval théologique et philosophique*, 21(2), 263–274. <https://doi.org/10.7202/1020081ar>

Peut-on représenter l'Église en termes de salut? *

S'il suffit au théologien de s'offrir à lui-même une intelligence du mystère de l'Église, le pasteur, de son côté, s'inquiète des moyens dont il dispose pour la présenter au monde. C'est un problème de communication. L'expression « communion de vie » à l'enseigne de laquelle le Congrès actuel se réunit dit bien *ce qu'est* l'Église dans son mystère pour les théologiens d'aujourd'hui. Je demande maintenant si et comment on peut dire *ce que vaut* l'Église, ce qu'elle représente dans l'ordre de l'espérance et de l'action, en parlant d'elle en termes de « salut ».

C'est qu'en effet « salut » évoque pour nous comme pour le Nouveau Testament l'ensemble des valeurs dont le christianisme est porteur et son titre à se présenter devant les hommes. Nous disons que notre religion est une religion de salut. Nous parlons du Christ comme du Sauveur et nous disons par là ce qu'il est pour nous. L'auteur de l'*Épître aux Éphésiens* lui-même parle de la Bonne Nouvelle du salut (Ep 1 13). Dans ces expressions le terme évoque une valeur et même la valeur décisive à laquelle on est conduit à mesurer toutes les autres.

Si la valeur de notre religion s'exprime en termes de salut, il est normal de parler de l'Église, sans laquelle on ne peut le concevoir, de la même manière, de signifier sa valeur en la situant par rapport au salut. Une formulation au moins de ce rapport est présente à toutes les mémoires : « Hors de l'Église point de salut ». Dans une telle expression l'Église peut être considérée comme un moyen pour atteindre une fin : qui veut parvenir au salut doit entrer et demeurer dans l'Église. Si je ne me trompe, cette manière de voir est la plus répandue. La valeur de l'Église est fonction du salut.

Si, donc, on peut et on doit dire ce que représente l'Église en regard du salut, si l'estime qu'on a pour elle se prend de son rapport à lui, l'idée qu'on se fait du salut est d'une importance capitale dans l'appréciation de ce qu'est l'Église. Plus précisément, l'objet de cet article est de montrer que l'Église est appréciée comme un moyen ou comme une fin selon que le salut à partir duquel on en mesure la valeur est regardé comme futur ou comme présent. Si on conçoit le salut comme une réalité future, située dans l'au-delà, l'Église qui est, elle, présente apparaîtra comme un moyen d'y parvenir. Si, au contraire, toutes les valeurs qu'évoque le mot « salut » peuvent être considérées comme actuelles de quelque manière, il sera possible

* Communication présentée à la Société canadienne de Théologie, le 30 août 1965.

que l'Église actuelle apparaisse identique à lui et soit donc aimée, cultivée, goûtée comme un terme béatifiant. Elle prend valeur de fin. Elle peut coïncider avec le salut lui-même. L'expression courante : « Faire son salut » pourrait avoir le sens suivant : « Faire l'Église » !

Dans les pages qui suivent, après avoir situé le « salut » comme valeur, je montrerai que le Nouveau Testament, selon les auteurs, en envisage la réalisation à deux niveaux, soit dans le futur, soit dans le présent, et je proposerai une explication de ce fait si important pour notre propos pastoral. Je montrerai ensuite comment l'Église comme communion de vie peut et doit être considérée comme le salut et non comme un moyen pour y parvenir. Enfin nous nous demanderons si, étant donné l'usage actuel du mot « salut », il est opportun de l'utiliser, et si oui, à quelles conditions.

I

Puisque le vocabulaire du salut nous vient en droite ligne du Nouveau Testament, nous nous proposons d'en parler à sa manière. Deux questions distinctes se posent à ce sujet : que signifiaient les termes *sôlèria* et *sôzô* pour qu'on puisse s'en servir pour désigner ce qui s'était fait dans le Christ (la notion de salut) et : en quoi la notion de salut présente à l'esprit des auteurs du Nouveau Testament s'appliquait-elle à l'œuvre de Dieu dans le Christ (le salut lui-même).

Le Nouveau Testament n'a pas inventé le terme de salut ni son contenu notionnel. Il en a hérité et s'en est servi. Quel est donc cet héritage ? Il fait partie de la conscience religieuse d'Israël que Yahvé, puissant et maître de l'univers, peut intervenir et est intervenu de fait dans l'histoire pour tirer son peuple ou un individu d'un danger menaçant ou d'une situation désespérée, selon sa volonté et selon son amour. La notion de salut fait intervenir trois termes : Dieu, l'homme et un mal. On est sauvé de quelque chose. Pas uniquement d'un mal actuel mais aussi d'un mal possible, auquel cas le salut est alors simplement une protection. L'état qui résulte d'une action salvifique est une certaine béatitude, la bonne vie sur la terre, la paix, la santé, la justice quand le mal est le péché, donc la paix avec Dieu.

La foi en la puissance absolue de Dieu et en sa bonté, impliquée dans la notion religieuse de salut, fait de celle-ci une notion fondamentalement dynamique et totalitaire. Puisqu'il n'y a pas de limites à la puissance de Dieu, tant qu'on aura conscience d'un mal, on attendra un salut qui en délivre. À l'humiliation politique d'Israël répond l'attente d'une gloire politique et d'un Messie royal, à l'humiliation du pauvre répond l'attente d'un renversement de situation dans le futur, à la guerre l'attente de la paix, au péché celle de la justice, à l'infidélité du sacerdoce celle d'un pasteur nouveau, etc. . . .

Tout soulagement est un salut mais fait désirer le salut parfait, un état de perfection absolue comme celui dont Jean, dans l'*Apocalypse*, a tenté de nous brosser le portrait. Ce « dynamisme » de la notion de salut ou ce que nous avons encore appelé son caractère totalitaire est important pour l'interprétation du Nouveau Testament. On en trouvera une expression saisissante dans l'*Ecclésiastique* (Si 35 11-24).

Et maintenant, qu'est-ce que le Nouveau Testament appelle « salut » ? Où voit-il que se réalise la notion de salut ? Car on a conscience, sans aucun doute, que « c'est arrivé » ! L'usage qui est fait du vocabulaire du salut chez les différents auteurs est très significatif, nous semble-t-il, et marque des appréciations différentes de la situation qui est faite aux croyants.

Nous commencerons par Paul, chez qui cet usage est très homogène (nous excluons ici de la littérature proprement paulinienne les épîtres pastorales et l'*Épître aux Éphésiens*). Ce qui est remarquable, chez Paul, c'est qu'il ne parle du salut que comme d'une réalité future. Il ne dit pas que nous avons été sauvés, que nous sommes sauvés, mais que nous le serons. Ce qu'il y a d'actuel dans l'œuvre salvifique de Dieu, ce que nous-mêmes appelons le mystère du salut, c'est la justification qui est gage du salut mais s'en distingue nettement. Le passage classique dans lequel le rapport entre la justification et le salut et le caractère futur de ce dernier apparaissent avec évidence est Rm 5 1-11 :

Ayant donc reçu notre justification de la foi, nous sommes en paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ... et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu... Alors que nous étions encore pécheurs, [le Christ] est mort pour nous. Combien plus, maintenant justifiés dans son sang serons-nous par lui sauvés de la colère. Si, étant ennemis, nous fûmes réconciliés à Dieu par la mort de son Fils ; combien plus, une fois réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie... dès maintenant nous avons obtenu la réconciliation.

On aura noté au passage le va-et-vient entre la passé et le futur. Sur le fondement de la réconciliation (éloignement du péché : aspect négatif) dont le fruit est la paix (aspect positif), nous espérons le salut de la colère (aspect négatif) et la gloire de Dieu (aspect positif). Ce qui s'est déjà passé est bien une œuvre salvifique et d'autres auteurs, dont nous reparlerons, appelleront ça le salut, mais Paul réserve ce vocabulaire au terme final (Voir encore I Co 5 5, 3 5 ; Rm, 13 11 ; Ph 1 28, 2 12 ; 2 Th 2 13 ; 1 Th 5 8-9).

Cette option est de grande importance. Les mots par lesquels nous désignons les choses ont en effet une influence capitale sur la manière dont nous les percevons, surtout quand ils ont un poids aussi considérable que celui qui nous occupe. Le mot « salut » monopolise, comme nous l'avons dit, tout l'espoir de l'homme religieux dans la tradition judéo-chrétienne. La réserve du vocabulaire du

salut au terme final, à l'au-delà, signifie le transfert dans le futur du centre des valeurs. C'est définir l'existence chrétienne plutôt comme un « pas encore » que comme un « déjà ». Pour Paul, l'existence chrétienne se décrirait bien par ces mots : « nous y sommes presque » (Rm 13 11 : « Le salut est maintenant plus près de nous qu'au temps où nous avons cru. La nuit est avancée. Le jour est tout proche »). Ce qui a été réalisé en nous n'est vraiment aperçu, vécu, que comme un commencement. On ne s'arrête pas aux dons actuels pour eux-mêmes. L'Esprit ? Il nous fait enfants de Dieu mais être enfant c'est être héritier et être héritier c'est être tendu vers l'héritage à venir, la gloire future (Rm 8 17). L'amour de Dieu ? Il est d'abord l'assurance de la même gloire future (Rm 8 28-30). On ne s'arrête pas à l'aujourd'hui mais de la justification on saute au salut, la gloire de Dieu. L'appel de l'Évangile est un appel à la gloire (2 Th 2 13 ; Rm 5 11 ; 1 Th 2 12, etc. . . .). « Notre cité est dans les cieux », dit encore saint Paul (Ph 3 20). Cette dernière expression est frappante : la cité est le lieu des relations humaines, la définition même de l'existence. Ce centre est au ciel. Comment arriverait-on à montrer, dans les épîtres de Paul envisagées ici, la moindre complaisance pour ce que nous appelons aujourd'hui les valeurs terrestres et temporelles. S'il est des biens auxquels il s'attache, ce sont des biens célestes, anticipations du ciel lui-même. Paul n'offre aucune prise à l'effort des théologiens d'aujourd'hui pour intéresser le chrétien à son existence terrestre autrement que comme à un moyen pour parvenir au salut.

Mais Paul n'est pas seul à s'exprimer dans le Nouveau Testament. On peut lui adjoindre *1 Pierre, Hébreux et Jacques*. Mais il est des auteurs pour lesquels le salut désigne la situation actuelle du chrétien. Et d'abord Luc. Dans les écrits lucaniens, en effet, le vocabulaire du salut, bien qu'il s'applique parfois, comme dans Paul, au dernier acte de l'œuvre salvifique du Christ (Ac 2 47 : « Ceux qui se sauvent » ou « les sauvés » ? ; 4 12 ? ; 8 22 ?), n'est plus réservé uniquement à ce terme final. Il semble qu'on tienne moins compte de la tension entre le présent et le futur que nous avons constatée dans Paul. Il est déjà significatif qu'un auteur comme U. Wilckens¹ puisse soutenir que Luc pense toujours le salut comme présent². Des expressions comme : « Aujourd'hui le salut est arrivé à cette maison » (Lc 19 9, 10 !), ou les trois usages du vocabulaire du salut dans le Cantique de Zacharie (Lc 1 77), ou encore celle-ci : « Il te dira des paroles qui t'apporteront le salut » (Ac 11 14), peuvent à la rigueur être interprétées en un sens paulinien mais on ne résiste pas à l'impression que Luc manie déjà le vocabulaire du salut pour exprimer sinon uniquement ce que Paul appelait la justification, du moins

1. U. WILCKENS, *Weisheit und Torheit*, 1959.

2. Mais voir FOERSTER, TWNT, art. Sôtéria.

l'ensemble du mystère du salut de la rémission des péchés au salut final. En fait, l'essentiel, pour Luc, est le pardon des péchés qui s'est accompli. D'où cette atmosphère de joie actuelle qui règne dans les *Actes* (3 19, 26 et paral.).

En somme, Luc veut bien parler de salut là où Paul parlait de justification. Et, pour reprendre les catégories utilisées plus haut, on pourrait dire qu'il est plus attentif au « déjà » qu'au « pas encore ». La rémission des péchés lui est si présente et lui paraît si fondamentale qu'elle est pour lui le « salut ». Il s'y arrête comme au bien du salut. Il dirait bien : « nous sommes sauvés ». Aussi la tension eschatologique est-elle moins grande chez lui que chez Paul, nous semble-t-il. Le poids des valeurs évoquées par le terme « salut » n'est pas entièrement futur mais repose déjà pour une bonne part dans le présent.

Dans les synoptiques, hormis les passages apocalyptiques (Mc 13 13 et paral.), l'idée de salut est associée à celle de l'entrée dans le Royaume des cieux (cf. la question angoissée des disciples en Mc 10 26 : « Alors, qui peut être sauvé? »). On sait que le Royaume est une réalité à la fois présente et future, une réalité eschatologique au sens moderne du mot. Dans *Jean* le verbe « sauver » est rare (3 17, 5 34, 10 9, 12 17). Son aspect négatif est d'échapper au jugement, son aspect positif est la vie éternelle. Bien que toute attente du futur ne soit pas exclue dans la littérature johannique, on sait combien actuelles sont pour Jean les réalités du salut (« realised eschatology »).

Dans les épîtres les plus tardives (Ep, 1 Tm, 2 Tm, Tt) le verbe *sôzô* apparaît nettement au passé et désigne surtout la rémission des péchés et l'état qui s'ensuit. Tt 3 5 : « Selon sa miséricorde il nous a sauvés par le bain de la régénération et du renouvellement de l'Esprit Saint. » Ep 2 5 et 2 8 : « Par grâce vous êtes sauvés » (parfait passif !).

De ces différences dans l'usage du vocabulaire du salut il ne faut pas conclure à des divergences de vues sur le christianisme lui-même. Les auteurs du Nouveau Testament sont tous d'accord sur l'essentiel : le Christ a apporté par sa mort et sa résurrection la délivrance du péché et il reviendra à la fin des temps. La différence réside dans l'appréciation de la situation présente. C'est elle que révèle l'usage de la catégorie de salut pour désigner l'une ou l'autre étape de l'œuvre globale du salut accomplie dans le Christ.

On peut tenter une explication de ces différences dans l'appréciation du temps présent. Pourquoi Paul réserve-t-il le vocabulaire du salut à la fin dernière et pourquoi Luc et l'auteur d'*Éphésiens* consentent-ils à parler de salut dès maintenant ? Nous commencerons par Paul. L'explication se prend de trois côtés. D'abord, Paul le pharisien devait être tourné vers la récompense de la « justice ». Le salut se concrétise dans le passage à travers le jugement final. L'existence est envisagée comme une poursuite de la justice qui permet

d'échapper à la colère de Dieu et d'être sauvé au dernier jour. Sans doute le Christ signifie-t-il un changement radical dans cette quête de la justice : désormais ce n'est plus celle qui vient de la loi mais celle qui vient du Christ qui importe, mais le christianisme est encore envisagé sous le point de vue de la justice pour une bonne part. On a changé de système de justice mais c'est encore d'elle qu'il s'agit. Le salut, en conséquence, est encore essentiellement la récompense de celle-ci.

D'autre part, quand on parle de salut « futur » chez Paul, il faut prendre garde que, pour lui, ce futur est tout proche. On pourra bien, comme le fait Schnackenburg, expliquer que cette proximité est plus ontologique que chronologique (« Cette attente de la fin prochaine propre à la chrétienté primitive, à la différence de l'apocalypse juive, est orientée non vers le cours espace de temps qui doit s'écouler encore, mais vers la certitude de la fin qui approche irrésistiblement »).¹ Il reste que, psychologiquement, l'attente d'un retour prochain du Seigneur détourne du temps présent et fait que toute l'attention se porte sur le « salut » qui est littéralement à la porte. La durée des choses entre dans l'appréciation de leur valeur. La précarité du temps présent n'autorise pas le transfert de la valeur « salut » aux réalités qui l'occupent.

Enfin on peut se demander si le fait que Paul était un juif pratiquant avant sa conversion et n'a donc pas eu à passer d'une vie de péché typiquement païenne à la pureté morale n'a pas joué un rôle dans l'appréciation du passage d'un état à un autre. Ceci nous amène d'ailleurs à une tentative d'explication de l'attitude de Luc.

Deux facteurs me semblent intervenir dans le transfert de la valeur « salut » à la première étape de l'œuvre du Christ qui se vit dans le temps présent. C'est d'abord que, pour les païens, cet événement avait un aspect de nouveauté qu'il n'avait peut-être pas pour les convertis du judaïsme. Pour eux le baptême n'était pas seulement la rémission des péchés mais le rejet des idoles et la conversion au Dieu vivant (démarche que les convertis du judaïsme n'avaient évidemment pas à parcourir) et l'entrée dans la promesse, dans le grand courant qui va d'Abraham au Christ. La conversion était pour eux une démarche bien plus radicale et pouvait être coiffée du beau titre de « salut ».

L'autre facteur est une certaine chute de cette tension eschatologique que l'on constate encore dans les premières épîtres pauliennes et, par conséquent, une plus grande attention au temps présent. Le salut par lequel on peut définir l'œuvre globale du Christ s'étalait désormais de ce côté-ci de la Parousie. C'est à la faveur de ce recul qu'une théologie de l'Église en fonction de la création pouvait apparaître, celle de l'*Épître aux Éphésiens*. Alliée à la perception du caractère décisif de l'événement christologique, celle de

1. SCHNACKENBURG, *L'Église dans le Nouveau Testament*, p. 137.

la durée du temps présent devait conduire à ramener sur celui-ci le poids de valeur qui auparavant était reporté sur le temps de la fin.

Ces explications, dont on admet volontiers qu'elles relèvent de l'hypothèse, nous amènent directement au problème de la signification de l'Église par rapport au salut. L'Église présente dans le temps présent peut-elle être présentée comme valeur de salut ?

II

Peut-on parler de l'Église en termes de salut et la revêtir, pour ainsi dire, de l'attrait des valeurs qu'il représente ? Le Nouveau Testament n'est pas explicite sur ce point mais il fournit les éléments de la réponse. L'Église est à la fois le lieu dans lequel et par lequel l'individu parvient à son propre salut et le lieu où le dessein de salut de Dieu sur le monde s'actualise et se manifeste.

L'Église instrument du salut individuel.

On ne peut manquer d'être frappé par le fait que l'Église ne se prêche pas elle-même. Les apôtres sont les ministres d'un Évangile qui est essentiellement un appel à la conversion sur la foi de ce que Dieu a fait en Jésus-Christ. Par la bouche de ceux qui sont mandatés par elle (cf. la mise à part de Paul et de Barnabé en Ac 13 12) l'Église, instrument de l'Esprit, met l'homme en contact avec l'adresse que Dieu lui fait de son Fils. Elle est la communauté des sauvés ou (si l'on pense au salut définitif) de ceux qui se sauvent, elle n'est pas l'objet même de la Bonne Nouvelle. Les apôtres ne demandent pas : « Fais-toi chrétien » mais : « Crois en Jésus le Christ ». À ce titre, l'Église est essentiellement servante. Au reste, s'il est vrai qu'on ne se sauve pas sans l'Église mais en elle, le salut reste l'affaire de chacun. C'est à l'individu que s'adresse la parole missionnaire, même quand elle se fait dans une synagogue ; la foi est affaire personnelle et le salut aussi (voir, par exemple, les lettres de l'*Apocalypse* : « Le vainqueur, je lui donnerai . . . »).

Mettant l'homme en contact avec le Christ par la parole missionnaire, l'Église soutient aussi le converti dans sa marche vers Dieu non seulement par les sacrements mais aussi par la vie commune elle-même, les charismes, le soutien mutuel de l'exhortation (He 3 13, 10 24) et de la prière (Jc 5 13). L'Église est une communauté de gens qui se sauvent et s'aident mutuellement à le faire (voir encore 1 Th 5 13). Inutile d'insister sur cet aspect de l'Église qui nous est le plus immédiatement présent.

Le salut du monde dans l'Église.

C'est dans l'*Épître aux Éphésiens* surtout, au terme d'une réflexion théologique qui a fait apparaître le rôle cosmique du Christ et la

signification actuelle de l'Église dans le dessein salvifique de Dieu sur le monde, que nous trouverons les éléments d'une réponse à notre préoccupation : que signifie l'Église dans l'œuvre de salut actuellement en cours ? Non seulement, nous le verrons, elle a été pensée en fonction du dessein global de Dieu mais elle a été aussi vécue à ce titre comme une valeur.

C'est par l'intermédiaire de la théologie de l'Église comme corps du Christ et à la faveur d'un développement de la christologie que l'Église finit par être située dans le dessein global de Dieu sur la création. Le Christ est à la fois celui par qui et pour qui tout a été fait (Col 1 16 et par.) et la tête de l'Église qui est son corps (Ep 1 22). Bien que, de ces deux réalités, la première ait été sans doute perçue à partir de la seconde, il est normal que, dans l'intelligence actuelle des choses, l'Église soit intérieure au dessein global de Dieu qui est de récapituler toutes choses dans le Christ (Ep 1 10). Tout est pour lui. Cette récapitulation totale est première dans l'intention divine. Quel est le rôle qu'y tient l'Église ? Elle est le lieu où ce dessein est connu : « Il nous a fait connaître le mystère de sa volonté » (Ep 1 19), et où, pour l'instant, dès maintenant, il commence à s'accomplir, le lieu où la puissance du Christ se manifeste (3 20), son amour (3 19), le centre de cristallisation du dessein de Dieu qui doit un jour englober tout l'univers. Elle est le commencement du dessein de Dieu en Jésus-Christ sur le monde. En elle chacun est rempli par l'Esprit de la plénitude de Dieu qui est dans le Christ, par quoi se réalise l'unification de toutes choses en lui et des hommes entre eux. Unité transcendante aux catégories sociales, ayant son principe dans les biens célestes : Dieu, l'espérance (2 12), l'accès auprès du Père (2 18), le ciel (2 6), et réalisée par l'Esprit (2 18, 2 22). Unité qui se manifeste concrètement dans l'Église par la fraternité (cf. « la fraternité » pour désigner l'Église en 1 P 5 9).

Ainsi définie comme corps du Christ, peuple de Dieu, Royaume, l'Église est elle-même ordonnée à la louange de la gloire de Dieu (Ep 1 14), ici-bas (1 P 2 9-10 ; Ep 1 14 ; He 13 15) et dans le ciel (*Apocalypse*). Quand elle se regarde, elle se considère comme le fruit de la bienveillance divine et retourne à Dieu pour le bénir, comme on le voit dans le début de l'*Épître aux Éphésiens*.

L'Église ainsi définie comme le lieu où le dessein de Dieu sur la création commence à s'accomplir vérifie la notion de salut. Elle est plus qu'une simple rescapade de l'humanité, une initiative nouvelle de Dieu, si même elle était prévue de toute éternité. La venue du Christ inaugure du nouveau, le Royaume dans lequel sont transférés ceux qui croient (Col 1 13). Mais c'est proprement un salut que d'accéder à la connaissance du mystère et à la réalité de celui-ci, tant pour les Juifs que pour les païens. L'aspect négatif de ce salut est la réduction de la haine qui existait auparavant et son aspect positif l'introduction dans le Royaume ou, ce qui revient au même,

dans le corps du Christ, dans la plénitude de Dieu. C'est un salut actuel, déjà commencé. Il n'est pas encore arrivé à sa plénitude mais il est déjà inauguré.

Les premiers chrétiens ont eu conscience de la présence actuelle du salut dans l'Église ou de l'Église comme salut. Ils ont perçu l'« être en Église » comme une valeur actuelle et pas seulement comme un moyen de parvenir au bonheur éternel. Il suffit de lire les fameux versets de *1 Pierre* : « Mais vous, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, pour annoncer les louanges de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière, vous qui jadis n'étiez pas un peuple et qui êtes maintenant le peuple de Dieu, qui n'obteniez pas miséricorde et qui maintenant avez obtenu miséricorde » (2 9-10). Les païens convertis n'étaient pas un peuple ! Ils en forment un désormais. On sent percer ici toute la joie de la présence du salut. Pas seulement du salut individuel ou futur : la joie spécifique de la communion à la fois avec Dieu (le peuple de Dieu) et entre chrétiens, joie qu'on perçoit encore dans des textes comme Col 3 11 : « Là, il n'est plus question de Grec ou de Juif, de circoncision ou d'incirconcision, de Barbare, de Scythe, d'esclave, d'homme libre ; il n'y a que le Christ, qui est tout en tout » (cf. encore Ac 2 3 et ss. ; Rm 10 12 ; Ga 3 28 ; 1 Co 12 13 ; Ep 2 11 et ss.).

Pour conclure nous dirons que l'Église est le lieu dans lequel et par lequel l'individu parvient au salut éternel mais qu'elle est aussi le lieu où le dessein de salut de Dieu sur le monde se révèle, parce qu'il s'y actualise. C'est là que Dieu est actuellement connu et que la communion se réalise. L'Église, comme distincte du monde, tend idéalement à perdre son identité. Elle cessera d'exister comme un peuple tiré de tous les peuples le jour où le monde entier sera rempli de la plénitude de Dieu.

Ramassons rapidement ce que le Nouveau Testament semble nous faire voir du salut et de l'Église. Tous les auteurs du Nouveau Testament tiennent que quelque chose de décisif s'est accompli dans le Christ. Tous, même Jean, savent que la situation actuelle n'est pas définitive et, par conséquent, attendent encore du futur une intervention de Dieu. Leurs différences résident dans leur appréciation de la situation actuelle. Paul (et ses épîtres principales) ne parle de salut que pour le terme final de l'œuvre commencée dans le Christ et, si on voulait être fidèle à sa réserve, il faudrait parler de l'Église uniquement en termes de condition pour parvenir au salut : l'Église communauté en route vers le salut. D'autres, sans nier cette manière de voir, sont plus attentifs à ce qui s'est déjà réalisé, en perçoivent davantage la valeur actuelle, et parlent de l'Église comme de la communauté des sauvés rassemblés dans le Saint-Esprit pour former dès maintenant le noyau de la nouvelle création. L'Église n'est pas le petit groupe que Dieu s'appête à retirer du monde mais le commencement de réalisation de son dessein

sur le monde lui-même. Perceptions différentes dont il nous faut maintenant dégager les conséquences pour une présentation de l'Église en termes de salut.

III

On se souvient de la manière dont nous avons posé le problème. Nous dépensons beaucoup d'efforts aujourd'hui pour faire connaître l'Église et pour la faire aimer. Nous disions qu'à cette fin on peut chercher à la présenter comme une valeur et, plus précisément, à la situer en fonction de cette valeur suprême qu'est le salut. Le mot « salut » évoque l'ensemble des valeurs finales auxquelles tient le chrétien. Nous venons de voir comment l'Église actuelle, définie comme communion, mérite d'être présentée comme le lieu du dessein de salut de Dieu sur le monde. On y trouve actuellement le salut *in nuce*. Dans une certaine mesure le salut est actuel, les valeurs du salut sont déjà présentes et au terme eschatologique ne seront que révélées à elles-mêmes davantage, non pas proposées pour la première fois. Il serait donc grandement souhaitable que dans l'esprit des chrétiens Église et salut soient associés non pas comme le moyen l'est à la fin mais comme le lieu l'est à ce qu'il contient, que la communion des hommes avec Dieu et des hommes entre eux qui constitue le salut lui-même soit proposée comme le terme même des désirs de l'homme, si même elle n'est pas encore pleinement réalisée, en sorte que les chrétiens puissent s'attacher à l'Église (comme communion) comme ils s'attachent au salut, s'occuper de faire l'Église comme ils s'occupent de faire leur salut.

L'association des termes « Église » et « salut » est pourtant loin, aujourd'hui, de conduire l'esprit des fidèles dans cette direction. Le vocabulaire du salut, tant dans le langage courant que dans la langue ecclésiastique, n'est pas apte à désigner l'Église comme le salut actuel. Si l'on en croit les dictionnaires, en effet, le mot « salut » évoque principalement deux choses : négativement, une mise hors de danger (on dit, par exemple : « Il ne doit son salut qu'à l'intervention de . . . ») ou « Sauvé par la cloche ») et, positivement, dans le langage religieux surtout, la félicité éternelle. C'est ce dernier point de vue qui apparaît dans des expressions comme : « Travailler à son salut » ou : « Faire son salut ». Voici comment le *Larousse du XX^e siècle* explique cette dernière expression : « L'expression *faire son salut* est l'équivalent de celle-ci : atteindre sa destinée. Créé pour posséder Dieu dans le ciel, l'homme peut réaliser cette fin ou la manquer. Dans le premier cas, il *sauve* son âme ; dans le second, il la *perd*. Il va de soi que le salut est l'œuvre capitale de l'homme (!) en ce monde ». À n'en pas douter, cette explication, dont presque tous les mots font sursauter à la fois le bibliste et le thomiste, recueillerait l'assentiment de la plupart des catholiques encore aujourd'hui. Quoi

qu'il en soit, elle dit assez bien que le mot évoque pour nous un état de perfection absolue et de stabilité qui ne convient qu'à un futur transcendant. Pris dans son acception positive, il porte l'esprit vers un absolu et si de quelque manière il recouvre une réalité de ce monde, ce n'est que par référence à la perfection du ciel. On le voit bien dans certaines expressions comme : « Vous êtes déjà sauvés », par lesquelles les prédicateurs tentent de ramener au présent une réalité spontanément perçue comme future. Ce « déjà » va au devant d'un « oui, mais... » qui surgit dans l'esprit des auditeurs et qui témoigne du fait que, pour eux, le salut désigne une plénitude qui ne saurait vraiment trouver place dans le temps du pèlerinage terrestre. C'est encore à ce salut définitif que font allusion les passages de la Constitution dogmatique sur l'Église qui reprennent le vieil adage : « Hors de l'Église point de salut » sous la forme : « Ceux qui refuseraient soit d'entrer dans l'Église catholique, soit d'y persévérer... ceux-là ne pourraient pas être sauvés ». Ou encore : « L'incorporation à l'Église, cependant, n'assurerait pas le salut pour celui qui, faute de persévérer dans la charité, etc. . . » (n° 13). Les chrétiens d'aujourd'hui parlent du salut exactement de la même manière que Paul dans l'*Épître aux Romains*. Le salut est au terme. Et ce terme est dans l'au-delà. L'expression : « Travailler à son salut » vient d'ailleurs de Paul (Ph 2 12).

On peut expliquer, me semble-t-il, le retour à la manière paulinienne de parler du salut par dessus celle de Luc et de l'auteur de l'*Épître aux Éphésiens*. Un des facteurs qui ont contribué, disions-nous, à attirer le vocabulaire du salut à l'étape actuelle de l'œuvre du Christ, l'expérience de la conversion du paganisme au christianisme, n'agit plus dans l'Église d'aujourd'hui. Naissant pratiquement dans les bras de l'Église, nous vivons notre existence entière dans le « salut » sans jamais y être entrés. Du coup, l'expérience de la délivrance, qui constituait l'expérience du salut, est reportée au salut définitif. Nous l'attendons encore. Seule la liturgie pascale et l'apparat qui la prépare, la prise de conscience du péché pendant une période de quarante jours, nous permet de faire passer au plan de l'expérience une réalité que nous ne pouvions vivre à notre baptême. N'ayant jamais fait connaissance avec l'existence d'un païen, l'expression : « Vous êtes sauvés » n'a pour nous qu'un sens bien affaibli. Même la pénitence sacramentelle qui nous fait passer de l'état de péché à l'état de grâce et nous fait vivre la « réconciliation » est impuissante à nous donner la conscience d'un salut aussi radical que celui dont les païens sont l'objet. Cette expérience de la conversion est unique, comme le montre bien l'*Épître aux Hébreux* qui dénie toute possibilité d'une deuxième pénitence (sous-entendu : celle de la conversion (He 6 4 et ss.).

Il faut aussi tenir compte du fait que nous avons signalé en commençant : la notion de salut est de soi totalitaire. Elle ne s'arrête

pas à l'inachevé. Or l'Église, après un moment de joie, celui du début, a fait l'expérience de la vie dans l'attente, pesante, assaillie par le péché (He 12 1 et ss.). Cette situation a trouvé son expression définitive dans l'*Épître aux Hébreux*. L'Église s'est retrouvée dans la situation du peuple de l'alliance, marchant vers le repos appuyée sur une action salvifique et tendue vers l'accomplissement d'une promesse dont cette action est la garantie. Alliance meilleure, nous dit He 7 22, nouvelle (9 5, 12 24) mais alliance tout de même, vie de constance et de foi (10 35-12 4). Après un moment de joie, l'Église a repris la route. Le salut est de nouveau, dans sa perception des valeurs, devant elle.

Pris pour ce qu'il évoque spontanément dans la conscience chrétienne aujourd'hui, le mot salut n'est donc pas apte à signifier directement la présence actuelle du salut de Dieu dans l'Église. Associée au mot salut, de quelque manière que ce soit mais en particulier dans l'expression : « Hors de l'Église point de salut », l'Église ne peut apparaître que comme un moyen d'y parvenir, une agence de voyage ou une station-service sur la route qui y conduit.

De son côté, le sens vulgaire de « salut » dans notre langue (mise hors de danger) ne dit pas suffisamment ce qu'il y a de positif dans l'Église, la communion de vie. Il n'évoque, au mieux, que la libération du péché. Or celle-ci n'est évidemment que le commencement, l'accès à la vie même que Dieu nous offre.

Dans l'ensemble de ce que nous appelons le mystère du salut, le mot « salut » lui-même n'évoque bien aujourd'hui que le premier acte (la libération du péché) et le dernier (le salut définitif). Il reste tout le temps présent, ce qui, manifestement, est pour nous le plus important. Il faut retourner à la perception des derniers écrits du Nouveau Testament dont les auteurs ont justement perçu le poids du temps présent et la valeur du dessein de Dieu qui s'y accomplit déjà. L'essentiel du dessein salvifique de Dieu s'y accomplit par l'Esprit grâce auquel le Christ prend possession de toutes choses. Il faudrait que les chrétiens soient amenés à penser le salut comme actuel plutôt que comme futur. Ils seront moins tentés de prendre une assurance sur le futur et plus attentifs à la construction actuelle du corps du Christ, moins préoccupés de faire leur salut que de se prêter à la communion de vie qu'est l'Église, dans laquelle se réalise déjà le salut, y compris le leur, en attendant que Dieu accomplisse la « rédemption du peuple qu'il s'est acquis » (Ep 1 14).

Daniel FRAIKIN, O. P.
